

Qui est Germain Pont, c'est l'abbé Pont.

Il fut membre de l'**Académie de la Val d'Isère** dès **1865** ; nous avons plusieurs de ses livres ; ils ont été lus (des passages sont soulignés). A-t-il participé aux réunions ? J'ai consulté le compte-rendu des activités : en 1874, on a lu des pages qu'il avait écrites sur *Les lacs de la Tarentaise* ; en 1875, il donna lecture d'un court mémoire sur la *Géologie du pays* (mémoire utilisé dans l'ouvrage publié en 1876) ; en 1880, il fait part de ses études sur *le glacier du Saut* ; en 1882, il lit un morceau littéraire sur *Les forêts de la Tarentaise*.

En **1885**, les CR des activités expliquent que « notre société entre dans la période de sa maturité ... la fougue de la première jeunesse commence à se calmer » ; on apprend aussi la mort du chanoine Alliaudi qui présidait ... depuis 18 ans et « nous avons encore à déplorer la mort de plusieurs autres membres : MM. Pont chanoine, Trésallet, curé en retraite, Plassiard, chanoine. Heureusement ces vides ont été comblés ».

Donc, l'abbé Pont était un membre ordinaire de l'Académie.

Les **nécrologies** vont nous donner plus de renseignements. Celle de l'**Académie de Savoie** nous apprend que Germain Pont est né le 27 septembre **1803** à Montagny ; il a été ordonné prêtre le 18 décembre **1830** ; « tout en remplissant avec zèle les diverses fonctions auxquelles il fut appelé successivement par son évêque, cet ecclésiastique se livrait avec ardeur à l'étude et à la composition. Outre la place qu'il occupait dans les rangs de l'Académie de Savoie, il était membre de la Société littéraire de Lyon, de l'Académie nationale, de l'Académie de la Val d'Isère, de la Société libre des sciences, de l'Académie héraldique de Pise. Ecrivain fécond, il est l'auteur de près de vingt-quatre publications, dont la plupart ont trait à l'histoire de sa province : Passage d'Annibal En outre, le défunt a laissé en manuscrit plusieurs autres plaquettes du même genre ...

Donc, Germain Pont était membre de nombreuses sociétés savantes.

Pour plus de précisions, lisons la nécrologie dans les **Mémoires de la Société littéraire de Lyon** (*à lire sur Gallica*) écrite par le baron Raverat qui remarqua Germain Pont dans la liste des correspondants de la société envoyant de temps en temps des communications concernant l'histoire de la Savoie. « Je me chargeait d'autant plus volontiers d'en faire le compte -rendu que, ayant projeté d'étudier cette contrée, je commençais à rassembler des matériaux pour composer mes deux volumes qui parurent plus tard sous le titre de Savoie

et de Haute-Savoie ». Lors de ses « courses pittoresques » pour découvrir ce « merveilleux pays », le baron Raverat rendit visite au curé Pont : « De Saint-Michel, en Maurienne, par de magnifiques prairies et de misérables sentiers, je traversai le col des Encombres ouvert au sein de ces hautes montagnes couvertes de troupeaux dans la belle saison ; à la chute du jour j'arrivai devant l'humble presbytère de mon respectable collègue. Accueilli avec empressement, je passai dans sa société deux charmantes journées. Que de questions il m'adressa, tant sur l'histoire de la Savoie, que sur le nom des lieux dont il recherchait l'origine et l'étymologie ! Aimé et estimé de ses paroissiens, homme à l'esprit droit et de bon conseil, que de fois on eut recours à lui dans des cas difficiles ! Que de fois, il a ramené la paix dans les familles ! Que d'affaires litigieuses il a arrangées et de procès il a fait éviter ! Ses jugements étaient sans appel ... ».

Le baron Raverat appréciait le curé de Saint-Jean-de-Belleville : « une des figures les plus sympathiques qu'il nous ait été donné de connaître. La bonté de son cœur, la franchise de son caractère, la simplicité de ses manières, tout, jusqu'à la naïveté apparente de sa conversation, de ses questions et de ses réponses, en faisait un de ces hommes vers lesquels on se sent instinctivement attiré ».

La nécrologie nous apprend aussi que Germain Pont appartenait à une brave et nombreuse famille de cultivateurs ... ses premières années s'écoulèrent comme celles de tous les enfants de ces montagnes. Il conduisait au pâturage le bétail de la famille. Observateur, réfléchi, il montra de bonne heure un goût prononcé pour l'étude, et ses parents s'imposèrent de lourds sacrifices pour l'envoyer au séminaire de Moûtiers. Après de solides études, il reçut les ordres ; il fut vicaire à Marthod puis à Saint-Jean-de-Belleville, puis curé de Tignes dès 1832, supérieur et professeur à Conflans en 1838, curé de la Perrière en 1843 et en 1845 curé de Saint-Jean-de-Belleville, où il résida pendant trente ans jusqu'à ce qu'il fût nommé chanoine titulaire de la cathédrale de Moûtiers, le 10 mars 1875. « Quoiqu'il fût déjà sous le coup des infirmités inhérentes à la vieillesse, il assistait assidûment aux offices de la cathédrale. C'est au milieu de l'exercice de ces saints devoirs que la mort vint le surprendre et le ravir à l'affection de ses collègues et à l'estime publique le 22 mars 1885 ; il était dans sa quatre-vingt-deuxième année. Son corps a été transporté à Montagny, son pays natal, où il repose à côté de ceux de sa famille. Peu d'ecclésiastiques ont accompli une carrière aussi longue et aussi bien remplie aux yeux des hommes, et nous l'espérons aux yeux de Dieu, peut-on lire dans les quelques lignes que M. le

bibliothécaire de l'Académie de la Val d'Isère a consacrées à sa mémoire, le lendemain même de sa mort ».

Cette nécrologie évoque la société en Tarentaise au XIXe siècle ; elle nous apprend aussi comment Germain Pont se documentait, en écrivant, en discutant et se faisait connaître sans voyager.

Que pensait-on alors de l'écrivain ? le baron Raverat l'explique : « Ayant administré pendant de longues années une des paroisses les plus reculées des âpres montagnes de la Vanoise, barrière presque infranchissable élevée entre la Maurienne et la Tarentaise, Germain Pont semblait comme étranger aux raffinements de notre civilisation moderne. Grand, fort, robuste, ayant les traits irréguliers et le teint basané, il cachait un cœur d'or sous une écorce rude. Son physique et une certaine rusticité, joints à l'accent particulier à son pays natal, faisaient un étrange contraste avec ses qualités morales et la délicatesse de ses sentiments. C'était le Savoyard dans sa plus fidèle expression. Il possédait une véritable science ; des connaissances variées sur la métaphysique, la morale et les grands principes de la philosophie. Son style quelquefois terre à terre manquait, il est vrai, de ce charme particulier qui est comme l'ornement, comme le parfum de la pensée ; mais il était simple, pur, correct et familier. Point de ces mots superbes et de ces effets redondants ; point de ces longues phrases et de ces périodes académiques qui n'en finissent plus et sont encore de mode dans une certaine école. Sa phrase courte, hachée, saccadée, originale, s'accommodait assez bien, d'ailleurs, à la plupart de ses compositions. Il n'a manqué au chanoine Germain Pont, pour être classé parmi les premiers écrivains savoyards, que de vivre dans un milieu littéraire, que de se trouver au contact avec le monde, que d'avoir de ces relations où les échanges d'idées font surgir dans l'esprit tant d'éléments nouveaux indispensables à tous les hommes d'études. Mais d'un autre côté, ce silence et cet isolement au sein desquels il vécut, furent, peut-être, un bonheur pour notre chanoine, car il eût perdu son originalité native et de bon aloi, et ressemblé à tant d'autres dont la manière est comme stéréotypée et perdue dans le flot de la convention et de la banalité. Tel que, cet écrivain, ce philosophe est bien lui et ne ressemble à aucun de ses collègues ».

Enfin, « son nom ne sera point oublié par ses braves compatriotes, ni par les étrangers avec lesquels il avait établi des relations amicales et littéraires ». Le baron Raverat n'a connu G. Pont qu'en 1865 ; G. Pont avait alors 62 ans !

J'ai consulté le livre de **Christian Sorrel** sur **la Savoie** dans le dictionnaire du monde religieux qui présente les figures qui ont eu une influence dans le champ religieux ; la p.341 présente Germain Pont, prêtre séculier, écrivain ayant exercé surtout des ministères paroissiaux et **5 années comme professeur de rhétorique** au collège de Conflans. La **décennie 40** est consacrée à des essais politiques dénonçant « la dissolution de tout ordre social et politique détaché de la foi catholique ».

Le **premier** de ces essais, *Considérations sur le paupérisme et l'émeute, précédées d'un aperçu sur l'état politique et religieux de l'Europe* a été publié en **1842** à Paris et Genève. G. Pont avait alors **39 ans**, il enseignait à Albertville et n'a pas indiqué le nom de l'auteur. Je vais lire quelques extraits des 263 pages de ce livre inconnu dans notre bibliothèque et numérisé par la bibliothèque nationale dans une politique de conservation patrimoniale des ouvrages de la littérature française ; ils appartiennent à l'histoire des idées. L'auteur nous explique dans la préface l'objet de ce livre : « Au moment où le siècle s'agite avec tant de violence, où les esprits se remuent de toutes parts pour reconstituer la société européenne ; au moment où la politique des Souverains s'élève, s'abaisse avec une prodigieuse rapidité, j'ai cru n'être pas téméraire de recueillir les pensées que tant d'évènements divers ont fait naître dans mon esprit. Des maux de tout genre pressent de tout leur poids la génération présente ; et je m'étonne, sans mesure, que nous marchions avec une incroyable sécurité vers le plus lamentable avenir ; ... et je ne suis pas éloigné de croire que les bases de l'ordre social, ... ne soient bientôt jetées dans la nuit du néant, si une main céleste ne vient en recueillir les débris ... placez-vous en face des évènements qui se déroulent sur l'Europe entière. Que voyez-vous ? ... deux nations colossales qui enlacent l'Europe et menacent la nationalité des puissances subalternes.... Je serais moins effrayé à la vue de leur sceptre s'il ne creusait pas à la foi catholique un éternel tombeau »

Ces puissances ne sont pas catholiques. L'industrialisation est responsable du paupérisme : « le paupérisme de l'Angleterre surpasse tout ce que l'esclavage païen a eu de plus triste ... Vous y rencontrez à chaque pas, spécialement à Londres, des hordes compactes, usées à la fois par le crime et la faim ... que faudrait-il pour guérir tant de maux ? Il faut une régénération sociale aussi complète qu'elle peut l'être ... Il faut arracher des cœurs des riches insatiables l'égoïsme, la dureté, la barbarie ... Lord inhumain, ne viens point briser la glace du Mont-Blanc ... ou si tu y viens, ... souviens-toi que tes esclaves meurent de faim ... Ne vous indignez pas de mes paroles, nobles voyageurs, la faim qui

dévore tant de pauvres qui couvrent votre sol, me touche ... N'allez pas me dire que la haine découle de ma plume, car mon langage, quelque énergique qu'il puisse être, n'égalera jamais l'étendue des calamités que je déplore ». Au chapitre 5, nous lisons ce qu'il reproche à la Russie ; « ô Pologne ! souffre que je te cherche dans la poussière des chemins ! laisse-moi soulever le drap mortuaire qui couvre ton sol sacré ! ... Les habitants de ce malheureux pays ont été les uns conduits en Sibérie, les autres disséminés dans les contrées méridionales de l'Europe » ; p.148, nous lisons : « n'allez pas me déclarer ennemi de l'industrie ; car, encore que je le signale comme une des premières causes de l'indigence sociale, je suis loin d'en répudier les avantages ... L'intelligence de l'homme marche, laissez-la marcher ... ne voyez-vous pas qu'elle honore son Dieu, en mettant ses œuvres en lumières, et qu'elle abrège les travaux de l'homme aussi bien que ses peines ».

J'ai limité les citations ; pour lire ce livre, il faut chercher *paupérisme* sur Gallica, à côté de nombreux ouvrages sur ce sujet dans les années 40, comme celui de Louis Napoléon Bonaparte en 1844 « Extinction du paupérisme » ; à cette époque à Moûtiers, Antoine Jacquemoud publiait *Essai d'harmonies lyriques sur le progrès de l'industrie savoisienne*.

Où en était la Savoie en 1842 : elle était gouvernée par **Charles-Albert** ; le catholicisme était religion d'Etat ; des « missionnaires » parcouraient les campagnes. Germain Pont apprécie le souverain : « Je citerai l'exemple d'un prince, qui s'élève avec rapidité au-dessus de son siècle, par les immenses bienfaits qu'il répand autour de lui : le roi Charles-Albert a su améliorer la plupart des provinces qui forment ses Etats ... ces vastes plaines que leurs eaux couvraient presque toute l'année, ont fait place à de joyeuses et riches moissons ». (p.187)

Comment sortir du paupérisme , selon Germain Pont : « moraliser les masses populaires ... il faut que le prêtre jouisse d'assez d'influence pour faire comprendre à tous que les chefs doivent aimer leurs inférieurs comme leurs propres enfants ; aux inférieurs, qu'ils sont obligés de servir leurs maîtres avec fidélité, soumission et amour, pour se rendre dignes du salaire » ; p.248 nous lisons « les deux premiers principes de la régénération sociale sont écrits en caractères éternels dans le Code évangélique, et les voici : justice et charité ; justice, qui rend à chacun selon ses œuvres ; charité, qui porte l'homme à aimer son semblable comme lui-même ».

En **1843**, G. Pont quitte le collège royal d'Albertville ; il prononce un discours

qu'il termine en s'adressant aux élèves : « marchez toujours avec ardeur dans l'accomplissement de vos devoirs : rendez-vous dignes de la société qui attend de vos lumières tout son bonheur ». Ce *Discours sur l'influence du climat en matière de littérature* est publié à Albertville ; il constate les différences entre les créations intellectuelles des nations ; le midi et le nord ne pensent et n'écrivent avec le même caractère « brisée par l'éternel mugissement des tempêtes, la parole du Scandinave ne s'élève ... qu'avec d'incroyables efforts : elle éclate, terrible et déchirante ... tandis que le beau ciel de l'Attique, dilatant avec suavité les facultés de l'orateur et du poète, verse de toutes parts des torrents d'harmonie ... la vue d'un pays triste et monotone, d'un ciel couvert d'éternels nuages, nous plonge dans des méditations profondes ; tandis que l'aspect d'une riante campagne ... d'une lumière brillante et pure qui s'irradie autour de nous, attire notre âme au dehors ... Rappelez ... à votre souvenir le climat de l'ancienne Grèce ... l'influence du climat avait tellement placé l'âme en dehors de la vie intime, qu'ils eurent bientôt divinisé le monde extérieur, et tout était bientôt Dieu, excepté Dieu lui-même ... Mettons fin, messieurs à tous ces discours ... orateurs, publicistes, poètes, écrivains, qui que vous soyez, votre puissance est plus forte que les éléments. Nulle barrière n'arrête la pensée ... et quand elle jaillira vers le ciel, l'univers sera heureux !

. En **1846**, G. Pont publie un **deuxième essai** à Paris *De l'antagonisme de l'Eglise et de l'Etat* ; l'auteur précise qu'il est ex-professeur, auteur de plusieurs essais littéraires et politiques. Je le cite : « Il n'y a plus aujourd'hui, aux yeux de l'homme, aucun bien en dehors de la richesse : c'est là son idéal unique. Deux choses concourent, comme moyen pratique, à l'acquisition de la richesse : l'industrie et le trafic ; ces deux éléments de l'activité sociale dominant tous les peuples, et les établissent dans un état permanent d'antagonisme et de rivalité ; la guerre et la paix ne se font plus qu'en vue de l'industrie et du trafic... ». Le thème de ce livre, selon Christian Sorrel, montre l'oppression de l'Etat français sur l'Eglise, et cela depuis Louis XIV.

En **1850-51**, 4 fascicules composent un **troisième essai** *De la politique moderne* : « le but de cet ouvrage est la recherche du mode harmonique par où le pouvoir civil et l'autorité religieuse doivent rétablir leurs rapports de mutuelle dépendance » explique l'auteur ; j'ajoute quelques citations : « qui est maître de l'éducation est maître de tout homme, et par suite de toute la société, parce que l'homme reçoit tout de l'éducation : religion, morale, sentiments et habitudes ... A quel titre d'ailleurs l'Etat serait-il maître absolu de l'éducation ? »

Après 1851, Germain Pont délaisse les questions politiques ; la situation en Savoie a changé en **1848** car l'alliance entre l'église catholique et la dynastie est rompue avec la constitution libérale, le Statuto. 1848, c'est aussi l'année de la démission de Louis Philippe en France suivie de la Deuxième République dont le président fut Louis Napoléon Bonaparte, le futur Napoléon III qui avait publié cette année « Extinction du paupérisme ou Projet d'organisation agricole par l'amélioration du sort des travailleurs ; 1848, c'est aussi l'année de la publication du Manifeste du parti communiste par Karl Marx.

Germain Pont alors s'intéresse à **l'histoire comparée des religions et des philosophies** ; en **1851**, c'est *Histoire dogmatique de la confession* publié à Moûtiers ; l'auteur précise qu'il est « ex professeur et auteur d'un ouvrage sur la Politique moderne. Citons quelques phrases : « La confession est nécessaire, parce qu'elle est une loi de Dieu ... elle est le remède de l'âme atteinte du mal originel du péché ... » ; plusieurs chapitres s'intéressent à la confession chez les Juifs, les païens, puis à ce qu'en pensent les philosophes en citant Rousseau « que de restitutions, de réparations, la confession ne fait - elle point faire chez les catholiques ! ». Enfin, « A quoi sert la confession ? A empêcher le désespoir de pénétrer dans l'âme de quiconque a eu le malheur de tomber dans une faute grave. Si l'homme fait des chutes, la religion lui tend une main secourable pour l'aider à se relever ». (Ce texte a été lu par un membre de l'Académie qui a écrit au crayon : tradition... inspirée de De Bonald et Joseph de Maistre). En **1852**, c'est *Voyage aux bords des Enfers*, publié à Chambéry. Dans la préface, l'ex professeur explique que « Les vérités primordiales qui se rencontrent chez tous les peuples ... font partie essentielle de la nature humaine : on ne peut pas plus les nier qu'on ne peut nier son être » ; p.10, l'ex professeur répond à une question essentielle : « Le dogme de l'enfer, ou l'existence d'un enfer éternel, a-t-il fait partie de la croyance, de la religion de tous les peuples ? n'aurait-il point été inventé pour contenir les hommes crédules dans les limites d'une vie inoffensive ? Les chapitres suivants traitent de l'enfer chez les juifs, chez les païens pour dire « ... en un mot, de tous les peuples de l'univers. Tous ont cru qu'après la mort, l'âme subissait un jugement irrévocable » (et cela prend 13 pages). En **1853**, *Le ciel vu de profil*, publié à Chambéry, s'intéresse à Dieu et aux anges dans les traditions religieuses. Lisons dans la préface « Le bonheur consiste à être toujours content de soi et des autres, parce qu'en cela seul se trouve le repos ; or, le repos est le degré le plus élevé de la félicité humaine. Mais comme l'ennui a sa racine indestructible dans le cœur de l'homme, et que les obstacles extérieurs

l'empêchent également de conquérir le repos, il suit que le bonheur n'est qu'une forme idéale, aérienne, quelque chose qui tient du rêve et du talisman. Les jouissances de la vie, pâle reflet des voluptés du ciel, nous replongent bientôt dans l'abîme de l'ennui... ». En **1854**, *Une voix souterraine*, 82 pages pour dire que « celui qui est humble, patient et plein d'amour pour ses frères, s'associe facilement, et trouve dans la communauté, des joies, des richesses et un repos moral qu'elle seule peut donner ». En **1856**, dans *La religion des tombeaux anciens et modernes* G. Pont interroge encore l'histoire pour dire (p.136) « tous les peuples, tous les âges dans toutes les contrées du monde répètent : « C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés » ; il dit aussi qu'il regrette « que l'affaiblissement de la foi, plutôt que ... l'intérêt de la salubrité publique, ait souvent relégué les cimetières loin des églises » ; il aimait visiter les cimetières ; voici un paragraphe à ce sujet : « Salut, cimetières, champs des morts, république de parfaite égalité ! ... Pendant les tièdes nuits d'automne, j'ai eu plus d'une vision funèbre !... »

Dans les **années 60**, la Savoie est française et G. Pont s'intéresse à **l'histoire de la vallée de l'Isère, et à la linguistique** ; ainsi en **1863**, il publie *Passages d'Annibal par les Alpes grecques*, en **1864**, *Les Kentrons de Tarentaise et de Belgique* (ce texte est connu du sous-préfet de Moûtiers qui y fait référence en 1865 dans son ouvrage : *Promenade en Tarentaise*) ; en **1865**, on a lu au congrès scientifique de Rouen, le *Mémoire sur les résultats les plus récents des langues comparées*, publié à Annecy en **1866**. Ce mémoire contient des curiosités comme « il est indubitable que les climats ont modifié la faculté d'articuler certains mots » : « parcourant les Alpes de notre Savoie, nous avons remarqué que les populations qui habitent les hauteurs ont un accent prosodique, saccagé comme les bonds, les sauts du chamois » et « le premier résultat de l'étude comparée des langues serait que la parole, une à leur origine, est un don du Créateur, que la raison de l'homme, dominée par la nécessité ... s'est toujours réservé le pouvoir de modifier, de changer son langage ». En **1869**, G. Pont a publié à Chambéry le *Vocabulaire du Terratsu de la Tarentaise*. Il y disait que « les étymologistes sont de tous les savants, ceux qui s'accordent le plus difficilement entre eux ... y a-t-il légèreté à affirmer que le Terratsu de Tarentaise est né du sol ? que les racines d'un grand nombre d'expressions ont un caractère si simple, si naïf qu'on sent la nature palpiter sous chaque syllabe ? ... Pourquoi avons-nous si peu recueilli de mots, de phrases relevant du Terratsu ? C'est que, depuis quelques années, il s'éteint avec une étonnante

rapidité... ne confondons pas le Terratsu avec les patois de nos Alpes ... nous avons voulu sauver du naufrage les reliques, les derniers débris de l'idiome de nos premiers aïeux ». Pour m'informer, j'ai consulté Gallica en demandant Tarentaise, Terratsu ; le vocabulaire a été lu, il a intéressé les philologues, l'un considère que c'est une langue mystérieuse en usage dans quelques communes de haute Tarentaise et de haute Maurienne ... ce pourrait n'être qu'un argot conventionnel ... bien plus récent que les patois et sans importance scientifique. Dans l'histoire de la langue française en 1926, on lit que le terratsu est l'argot des maçon et tailleurs de pierre de Tarentaise, et le terratchu, l'argot des colporteurs de Tignes.

C'est en **1872** qu'est publié à Paris *Origines du patois de la Tarentaise, ancienne Kentronie ; précis historique, proverbes, chanson, parallèle avec le patois de la Suisse romande* (vous pouvez le lire à Aime). Je dois citer une critique concernant cet ouvrage publiée par de Foras en 1872 dans le *Courrier des Alpes* : « le silence est, autour d'un travail pareil, une injustice que je veux réparer. J'aurais vivement désiré qu'un linguiste plus autorisé que moi fût descendu dans la carrière, mais, à défaut de science, je combattrai sous l'égide du bon sens. Je désire bien vivement ne pas sortir des bornes d'une polémique courtoise. Mais comment faire pour ne pas poser tout d'abord à l'auteur la question suivante : A-t-il voulu nous mystifier, ou bien se mystifie-t-il lui-même ? Quelles sont les données scientifiques et les découvertes de l'ouvrage ? Prendre dans divers dictionnaires les mots ayant une analogie avec les mots patois, tel me semble avoir été le seul souci de l'auteur. ... Il me semble voir l'auteur ... flottant sur un bateau, là où les eaux du Rhône se déversent dans la Méditerranée. Je le vois puiser dans ce flot tumultueux, à moitié salé, une verrée d'eau et la reconnaître comme provenant du Doron de Pralognan ... un instant après, il reconnaît l'eau de la Drance de Vallais ...

J'en reviens à **1865**, Ch. Sorrel constate que G. Pont est le premier biographe, chaleureux et coloré de l'abbé Favre. Le livre publié à Moûtiers en 1865, en 330 pages décrit la *Vie de l'abbé J.M. Favre, fondateur des missions* ; c'est sa vie, ses œuvres et ses textes en citant les réponses des personnes que G. Pont avait interrogées. Lisons la conclusion de l'ouvrage « Il y a 27 ans la Savoie a vu descendre dans la tombe un prêtre choisi de Dieu pour ranimer la foi, épurer les mœurs, raviver le zèle sacerdotal ... » ; J.M. Favre est mort en 1838 à Conflans et G. Pont enseigna à Conflans; je cite encore « nous avons-nous-même visité son tombeau, nous avons interrogé les hommes les plus véridiques, les plus compétents, prêtres et laïques », « pour écrire une telle vie,

il eût fallu une plume plus habile : on n'en eût pas rencontré de plus dévouée ». Rappelons un souvenir : « il terminait les exercices des missions par une scène des plus touchantes qui produisait toujours le plus grand effet : c'était la circonstance de la plantation de la Croix. On organise une procession composée de tous les habitants de la paroisse ... »(p.126). En **1867** G. Pont poursuivait en faisant publier à Lyon pour les Bureaux de la Semaine religieuse *Devoirs du prêtre et exercice du S. Ministère par l'abbé Favre, annotés par l'abbé Pont*. Je le cite : « notre travail est la reproduction textuelle de la méthode ou plutôt de la doctrine qu'il a enseignée pour maintenir les paroisses à la hauteur où les missions les élèvent » et, mais le monde ayant changé, G. Pont conclut : « ce qui suffisait à un autre âge ne suffit plus au nôtre. Le monde autrefois nous recherchait, maintenant il nous délaisse ; nous n'avions besoin autrefois que d'attendre à notre poste, car les hommes venaient d'eux - même se jeter dans nos bras ; maintenant il faut nous déplacer, sortir du presbytère, ... sous peine de rester dans une coupable et déshonorante solitude. C'est à nous qu'il est dit : « Partez vite, parcourez les rues et les places publiques, les chemins et les campagnes, appelez les pauvres, les infirmes, les boiteux, les aveugles, et contraignez-les d'entrer » (Luc) ».

En **1865**, l'abbé Pont était membre de plusieurs sociétés savantes auxquelles il adressait des rapports ; en 1863, l'architecte Borrel avait fait des fouilles avec le comte Costa de Beauregard à Saint-Jean-de-Belleville ; les paysans, en labourant recueillaient des objets en bronze qu'ils fondaient pour les sonnailles de vaches ; le curé de la paroisse s'intéressa donc à l'archéologie et en fit le sujet d'un rapport adressé à l'Académie de Savoie. Lors de l'assemblée générale de l'ADVI, en 1866, il prit la parole pour dire qu'il faisait imprimer un mémoire sur les langues comparées ; la question des patois préoccupait vivement les sociétés savantes, et un membre de l'Académie de la Val d'Isère publiait un Essai sur les patois des arrondissements d'Albertville et de Moûtiers. En **1869**, lors de l'assemblée générale, le curé Pont lut diverses pages d'un Mémoire sur les mouvements des troupes sardes dans la Tarentaise en 1792, et sur les persécutions exercées contre les prêtres dans la vallée de Belleville. En **1872**, ces notes extraites des archives de Saint-Jean-de-Belleville étaient publiées dans le **deuxième volume des Mémoires** de l'ADVI, sous le titre *Episode révolutionnaire 1792-93-94-97*. Je cite ici le commentaire du secrétaire de l'académie : « En lisant ces charmants récits, si animés, si vivants, vous reconnaîtrez une imagination encore tout exhubérante de jeunesse, toute pleine de fraîcheur. En parcourant ces phrases vraiment typiques, à l'encolure

si svelte en même temps que gracieusement arrondie, vous n'aurez pas de la peine à reconnaître une plume dès longtemps exercée et à laquelle l'art littéraire a dévoilé son secret ». Dans les années 70, G. Pont est un écrivain connu dont les Œuvres complètes ont été publiées à Alençon en **1873** ; il était alors Président des Conférences ecclésiastiques.

Quand il présente la Révolution dans la vallée des Belleville en 1986, Marius Hudry utilise le récit du Révérend Germain Pont qui avait enquêté sur place auprès des témoins des évènements.

J'en reviens au deuxième volume des Mémoires imprimé après une longue période « jours de douloureuse mémoire. Qui pourra jamais oublier ces longs jours de deuil de la patrie vaincue, humiliée, appauvrie ?... aucune calamité n'a été épargnée à la France ... je n'ai pu passer toutes ces choses sous silence » écrit le secrétaire lors de l'assemblée générale de **1872** ; et l'abbé Pont n'oublie pas et publie des poésies à Chambéry, 9 pages pour *mort d'un père, mort d'une mère, l'homme tombé et dernière heure d'un mobile*, en précisant montagne des Vosges, 1870 ; ces poésies sont reprises en 1881 à Moûtiers dans *Quatre odes élégiaques* (la poésie était un moyen d'expression très en vogue).

En **1876** quand paraît à Moûtiers *La Tarentaise historique, monumentale, orographique et pittoresque*, l'abbé Pont est chanoine ; il n'est plus à Saint-Jean-de-Belleville où il a laissé une paroisse qu'il a marquée, dit Christian Sorrel, « d'une telle empreinte qu'un demi-siècle après son départ, les fidèles parlent encore de lui pour servir de référence dans leur conduite ». Ce chanoine, membre de plusieurs Sociétés Savantes s'adresse au lecteur : « né en Tarentaise, nous l'avons étudiée à loisir ; nous avons interrogé ses monuments, dessiné ses vallées, suivi le cours de ses rivières, gravi le flanc de ses glaciers et calculé ses richesses. Notre travail a été fait avec calme et impartialité. Indépendamment de nos recherches, nous avons largement profité des conseils qu'ont bien voulu nous fournir nos amis ». Je ne vais pas lire de nombreux extraits de ce livre que vous pourrez trouver dans Gallica ; les descriptions sont intéressantes : ainsi, à Moûtiers « des maisons élégantes, à galeries et balcons sont construites sur deux quais de récente création. Une place au centre de la ville est le point de convergence où se rencontrent, voyageurs, voitures, négociants ... rien de plus animé, de plus actif, de plus compact » Par contre les indications historiques fournies sont ce qu'on pensait alors, bien des corrections ont été apportées ensuite par les membres

de l'ADVI. Cet ouvrage a été apprécié ainsi une nouvelle édition, revue, considérablement augmentée a été publiée à Paris en **1878** ; vous pourrez la lire sur Gallica ; c'est *La Tarentaise historique, monumentale, pittoresque, géologique, orographique* avec la flore, la station des plantes, endroits où elles se récoltent. G. Pont dit au lecteur : « La première édition, principalement destinée aux touristes, s'étant écoulee en moins de deux ans, nous avons eu hâte d'en publier une seconde, plus étendue, plus riche, plus variée. Les historiens ... ont été à nouveau relus, comparés ... il reste peu à dire. Notre travail n'est venu qu'en second ordre. Il contient tout ce qu'on acquiert par une étude opiniâtre ». Il précise les qualités de l'auteur puisque « nous avons parcouru géographiquement toutes les vallées, dessiné toutes les sinuosités, et, sans prendre haleine, nous avons escaladé les glaciers, coudoyé le chamois, fait parler la flore, surpris le fier génépi au sommet des Alpes » et je passe les sites enchanteurs ... et un nouveau motif de surprise « c'est de voir l'espèce de prodigalité avec laquelle sont répandues les eaux minérales salées et les sources médicinales les plus efficaces ». Ainsi, « La Tarentaise n'attend plus que les coursiers du chemin de fer pour prendre rang entre les premiers départements de France ». (en 1893, le train arrive à Moûtiers et le docteur Laissus publie *En Savoie, la Tarentaise, guide du baigneur, du touriste et du naturaliste*). Vous pourrez lire la description de la Tarentaise en 1878 sur Gallica. Je vais faire quelques citations ; p.98, voyons la présentation du Mont-Iseran : « le Mont-Iseran forme la véritable ossature de la Tarentaise et des contrées voisines ; il projette d'innombrables chaînons latéraux et de contre-forts composant un dessin orographique et géologique merveilleux. Moins élevé de 800 mètres que le Mont-Blanc qui a 4810m, il est environné de montagnes qui le dérobent en partie aux regards du touriste quoique très accessible, il est rarement visité ; il est néanmoins l'un des nœuds des montagnes les plus remarquables de tout le système des Alpes, et mérite d'être étudié, si l'on veut se rendre raison des ramifications secondaires qui se détachent de sa base » ; p.80, je lis un renseignement sur Montagny : « ce village a vu naître le poète Jean de Montagny (1520), digne émule de Claude de Buttet, de Chambéry, peu distancé par Ronsard » ; p.89 : « lorsque la nouvelle route carrossable qui part de Moûtiers sera terminée, le val de Belleville acquerra une grande importance commerciale. Le célèbre Jean de Belleville, cuisinier du chevaleresque Comte Vert, est né dans cette commune. On sait qu'il inventa le gâteau de Savoie, connu de tous les gourmets ... » et pour Salins, on y va par une « belle route carrossable ; promenade bien entretenue ;

service d'omnibus, partant de la place des Victoires et du pré commun, pour Brides et Salins ».

J'en arrive à **1879** ; en 67 pages, G. Pont nous emmène de Moûtiers à Salins ; c'est *De Moûtiers à Salins, promenade philosophique, descriptive* (publié à Moûtiers); il décrit sa promenade en philosophant. Voici quelques extraits : « au sortir de Moûtiers, sur la route de Salins », on longe un établissement scolaire qui est devenu notre lycée ; je cite « converti en athénée sous le premier empire, cet établissement devint fort remarquable par le nombre, la variété des illustrations qui honorèrent ... l'Eglise et l'Etat. Ceux qui distribuaient la pensée avaient l'amour de la vérité. La science et la foi s'épanouissaient des lèvres du prêtre. Le sacerdoce ... n'est plus le dépositaire exclusif de la science ... Ne vous étonnez point qu'il y ait si peu de probité sur la terre,... ». Le deuxième chapitre s'intitule Lumière : « Lumière ! Lumière ! premier cri de l'intelligence, premier salut de la nature ... ayant dépassé les dernières habitations de la ville ... je vis un oiseau qui chantait de toutes ses forces, se dressant vers l'aurore ; il était visiblement ravi, je le fus de le voir ... jamais chanteur, jamais poète n'eût si naïve extase ... Qui n'a couru au devant du jour, par la solitude des champs, à cette heure splendide et sereine où Dieu lui-même, consacrant la lumière, élève le soleil sur l'autel des monts ..., ... tous nous avons connu cette joie du retour à la vive nature, au sortir des sociétés monotones ou tourmentées Nous voici à l'écart ... promenant votre vue sur les merveilles du paysage, _Villarlurin, l'immense vallée des Belleville, Fontaine, Saint-Laurent, Feissons-sur-Salins, les vastes forêts qui envoient leurs fortes et rapides harmonies ... La nature vous fait passer son souffle ... ». Le troisième chapitre parle des passants : « des volées de cloches et d'oiseaux emplissent l'air de murmures, de chansons, d'harmonie de mélodie ; la gracieuse promenade de Salins étale toutes les richesses de sa flore ... La lourde diligence arrivant de Brides-les-Bains ... comblée de voyageurs, si voisins de sièges, si distants d'esprit ... Au chapitre suivant, « Nous avons parcouru la moitié de l'espace qui nous sépare de Salins. En contre-fort de la route s'élève un ancien moulin ... tout est en branle ; à chaque minute passent dans la gaine des milliers de grains réduits en poudre ... C'est l'image de la vie ; l'homme est continuellement broyé par le temps ... Arrivé à la limite de la vie, il peut raconter s'il a fait bon voyage ... s'il valait bien la peine de partir pour voir ce qu'il a vu et atteindre où il a atteint. Que différent est pour lui ce long coup d'œil rétrospectif de celui qu'il projetait sur l'avenir du fond de ses vingt ans ! » ... Il distingue le Vieux, « l'égoïste trois fois replié dans sa peau, et dans son

humeur » et le Vieillard « courbé se présente son pauvre corps, droite est cependant son âme ... il est jeune en son cœur. Ce qui passionnait noblement ses viriles années, le vieillard le recherche et défend toujours ... ce qui était beau, bon, vrai. Le sixième chapitre, au cimetière de Salins a peut-être été inspiré par le sort de la Pologne (il en parlait dans son premier livre) ; au septième chapitre, il évoque un phénomène ornithologique sur une île du Doron à Salins « Au retour d'Asie, l'île de Tenedos est le séjour habituel d'une colonie de rossignols. Ils commencent à chanter quand la brume se mêle aux derniers rayons du soleil ; et c'est pour cela que nous vibrons à leur voix. Notre âme, à ces heures indécises du crépuscule, reprend possession de la lumière intérieure ... Le rossignol est le seul artiste à qui l'on doive ce nom ... Les chapitres suivants sont consacrés à Salins, son histoire telle qu'on l'imaginait alors, ses eaux telles qu'on les présentait à l'époque, les maladies que l'on soignait avec un tableau satirique ou ridicule des malades, tout en précisant « il est bien sûr que je n'entends parler ici que des maladies à l'état chronique, celles qui sont à l'état aigu ont d'autres moyens de guérison que l'usage des eaux minérales, qui sont en général préjudiciables » Après avoir décrit l'église Saint-Maurice, « la nuit monte de l'horizon par les escaliers d'or où le soleil descend » ; il arrive à Moûtiers « arrivé aux premières maisons, je vois toute la ville en fête ... il est plus d'un genre de fêtes ... toute fête qui a un sens pour l'esprit, et qui ne se produit à l'extérieur qu'après avoir passé par l'âme, est sainte, auguste et digne d'une nation ».

Et je termine par les dernières lignes de l'ouvrage : « Le plaisir, quand il prend sa source dans les joies du cœur récrée la vie et fait du bien à l'homme ; mais le plaisir tout seul n'est qu'un amusement, et loin de récréer, il fatigue l'âme, retarde la volonté et épuise les sens. Pour ce dernier ouvrage, Germain Pont s'adressait au lecteur en disant : « Il fut un temps où l'on trouvait de mauvais goût la cathédrale gothique ... Il a passé ; et la nature et l'art, reprenant tous leurs droits, de nouveau se sont épanouis ».